



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

20 avril 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

20 avril 1907.

Extrait des *Mémoires* d'un bourgeois de Paris :

« ... 11 avril 1907. — Que va-t-il se passer ? Cette grève générale de l'alimentation sera-t-elle tantôt le signal du grand chambard prédit et redouté depuis des mois ? Par un phénomène assez étrange, à l'idée que nous sommes peut-être à la veille de périr, faute d'aliments, j'ai déjà moins faim. Voilà qu'avec le progrès les têtes ne suffisent plus à la Terreur ? Elle commence maintenant par vous couper l'appétit. Quoi qu'il advienne, nous n'avons pas, à la maison, à craindre une issue fatale, du moins avant plusieurs jours. Des provisions ont été, par mes soins, sagement groupées, malgré les sourires des domestiques. Ces gens simples et peu clairvoyants ne se rendent jamais compte

du danger qu'après qu'on l'a évité. Demain, quand tout sera fini, c'est eux qui auront peur et moi qui serai brave. Il semble aujourd'hui que ce soit plutôt le contraire. Évidemment, je ne tremble pas, mais au fond je suis ennuyé. J'ai donc fait rassembler quelques sacs de pâtes, deux jambons et six gros pains de ménage. S'il le faut, nous les mangerons rassis. Les médecins s'accordent d'ailleurs à déclarer que la mie de pain frais est lourde et très indigeste. Pour meilleure sûreté, c'est ma chère Irma, ma femme bien aimée, ma vieille compagne depuis plus de trente-cinq ans, qui a tenu à faire ces achats elle-même. Il y avait une telle foule dans les magasins qu'on lui a volé son porte-monnaie où se trouvait encore, s'il vous plaît, une somme assez rondelette de trente et un francs vingt-cinq... A moins que ce ne soit une vengeance préméditée de quelque ennemi mortel que nous aurions dans le quartier, sans le connaître. Nous vivons vraiment à une époque difficile.

« J'écris ces lignes sur mon journal intime, dépositaire de mes plus secrètes pensées et qui ne sera publié que cinquante ans après ma mort. Il est 8 heures et demie du matin, et je suis assis dans un de nos lits jumeaux. Celui d'Irma est vide, car elle n'a pu fermer l'œil de la nuit, et levée dès les premières lueurs du jour, elle brûle en ce moment, par précaution, dans le fourneau de la cuisine, quelques insignifiants papiers de famille qui pourraient gravement nous

compromettre en cas de jacquerie ou même de simple investigation légale. Et cependant, tout paraît tranquille encore. Qui pourrait croire, en présence de ce calme apparent, que, depuis hier soir, tout à coup, l'ordre en France a cessé de régner? Nul bruit extérieur, bien que le feu couve! Denis frotte, comme de coutume, la salle à manger. La *salle à manger*! Pour combien de repas va-t-elle seulement nous servir?

« 9 heures et demie. — Augustine revient du marché. Chose inouïe! le marché avait lieu, ainsi qu'à l'ordinaire! Mais elle a vu, devant la boulangerie qu'ils protégeaient, deux sergents de ville en faction, et qui ne riaient pas. Et le boulanger, M. Crainte, lui a montré un revolver d'au moins 4 livres qu'il tenait caché là, sous un tas de croissants tout chauds, en cas d'alerte. Il n'était pas chargé, mais c'est égal, tout cela est bien triste. Je vais m'habiller.

« 10 heures. — Nous avons pu avoir tout de même notre petit déjeuner que nous venons de prendre, ma femme et moi, sans nous adresser la parole, songeant à ces troubles. Notre café au lait quotidien avec les tartines beurrées. C'est toujours cela de gagné. Attendons.

« 11 heures et demie. — Rien. Les voitures circulent. Pas le moindre bruit de fusillade. Irma me fait observer que cela ne signifie rien, vu que le vent pourrait très bien *ne pas porter* dans notre direction.

« *Midi*. — Une effroyable détonation vient

d'éclater sous nos fenêtres. Cette fois, ça y est bien ! Nous n'avons rien, heureusement ! Sauvés ! Il faut remercier la Provid... Augustine entre dans ma chambre en pouffant de rire : C'est un pneu ! Le pneu de l'auto du propriétaire qui vient d'éclater sous le porche. Mais toute la rue est en émoi. On crie, on court. Il paraît qu'on a téléphoné à la préfecture d'envoyer du renfort... Rauques appels de cornes ! Voilà les pompiers... entassés comme des légionnaires romains sur leurs grands chariots couleur de sang !... C'est d'une main bouleversée que je note fiévreusement toutes ces choses... Aujourd'hui encore elles ne font pas d'effet, et cela se comprend, nous sommes dans la fournaise ! C'est plus tard, *avec le recul*, qu'elles offriront un intérêt palpitant à nos petits-neveux ! Car il n'y a pas à dire, l'Histoire est une grande... Bon ! c'est insupportable... j'étais lancé... On me coupe, sous prétexte que « c'est servi » ! Allons tout de même déjeuner ! Une voix mystérieuse m'avertit que nous ne dînerons pas.

« 2 heures. — Voici toujours le petit menu du modeste et probablement dernier repas que nous venons d'achever : œufs mollets au jus sur des croûtons, andouillette de Cambrai pommes paille, cœurs de laitue frais, le restant de crème d'hier soir, fruits. Pour un jour de grève alimentaire... Il ne faut tout de même pas se plaindre. Mais c'est trop beau ! Ça ne peut pas durer !

« 3 heures. — Rien. Je vais lire.

« 3 heures et demie. — Je ne peux pas lire.

« 4 heures. — Rien. Je regarde à la fenêtre. Puis Irma et moi nous faisons des patiences.

« 5 heures. — Toujours rien. C'est pourtant en ce moment que l'on doit se tuer place de la République? Je sais bien que la rue Saint-Placide, où nous demeurons, est très éloignée du théâtre de l'émeute... cependant il devrait nous en parvenir quelques échos... même affaiblis, d'autant que le vent a changé. Mon Dieu! Que se passe-t-il?

« 6 heures. — Je ne peux plus y tenir. Il faut que j'aille voir.

« 6 heures 15. — J'ai vainement tenté de sortir en tapinois. Ma femme, qui me guettait, m'a rattrapé dans l'escalier. Elle ne veut pas que j'aille voir. Ou alors, elle prétend voir avec moi. J'ai beau lui objecter : « La place de la République n'est pas celle d'une femme! », elle est folle, elle pleure, elle n'écoute rien... Je préfère y renoncer, J'aime beaucoup Irma, mais je suis furieux, car c'est ainsi chaque fois; de peur qu'il ne m'arrive quelque chose, elle me fait rater toutes les révolutions. Mon père, lui, qui était veuf, avait eu le bonheur de voir celle de 48! Il me l'a racontée bien souvent.

« 7 heures et demie. — « C'est servi! » Comment? Encore? Oui. On hésite à le croire. Il faut retourner à table, pour la troisième fois de la journée! Ce grand coup de chien n'a pas l'air d'être pour aujourd'hui. Allons! la sagesse est

de se résigner. Dînons donc ! bien que je n'en aie guère envie. Et qu'est-ce qu'on va faire maintenant de tous ces pains de ménage ? Irma répond que ce sera « pour le pot-au-feu ». Sapristi ! que de marmites cela représente ! — « Non. Je crois, dis-je à ma femme, qu'il vaudra mieux les donner aux pauvres. » Elle hausse les épaules : « Tu sais bien que les pauvres ne veulent pas de pain ? »

« 8 heures. — Les journaux du soir ! Voyons vite ? Combien de morts ? de blessés ? Rien ! Pas un ! Oh ! les lâches ! quelques arrestations seulement ! — N'est-ce pas une pitié ?... et qui ne seront même pas maintenues ! Ah ! mais... pardon ? Le dernier mot n'est pas dit ? Voilà une grande nouvelle : *On ne cuira pas cette nuit ! Paris manquera de pain demain !* A la bonne heure ! bravo ! Je m'ennuyais. Au moins je me serai tourmenté et j'aurai fait des provisions pour quelque chose !... Je recommande à Irma de ne pas se coucher trop tard pour prendre des forces en prévision des événements. Elle me le promet. Moi-même j'y vais de ce pas. Sera-ce demain le grand jour ? Je me rappelle cette phrase favorite de mon cher père qui avait vu 48 : « On sait comment les révolutions finissent, on ne sait jamais comment elles commencent. »

« 10 heures. — Je suis couché. Irma n'est pas encore là. Elle tontonne par l'appartement. J'éteins. »

*
* *

On a vu le déplorable résultat négatif de l'affaire Thaw. Après trois mois de débats et controverses, le procès est remis à l'automne. Tout recommence. Plus encore qu'à l'accusé, la pitié humaine reste vraiment acquise à sa vaillante femme que tant d'épreuves, de douloureuses et inutiles confessions, de peines de toutes sortes ont réduite à l'état de détresse morale le plus affreux qui se puisse imaginer. Cette riche et infortunée créature, n'a été si l'on peut dire, depuis des jours et des nuits qu'une larme perpétuelle. En bonne et sévère conscience, elle a expié et au delà. Il est bien difficile d'accuser d'inflexibilité les jurés américains qui sont évidemment, en leur particulier, des hommes honnêtes, sans parti pris, peut-être même indulgents et doux, mais on peut affirmer qu'en France Thaw, après une entraînante et irrésistible plaidoirie d'Henri Robert, eût été acquitté et que la scandaleuse histoire, le mauvais roman si l'on veut, de son mariage, ainsi que les aventures de sa femme avec tout ce qu'elles comportent de fautes et de rachat eussent pesé pour les trois quarts dans la balance en sa faveur. Il eût même été acquitté un peu trop bruyamment. L'on eût applaudi. La chose aurait pris, vous n'en doutez pas ? des façons de bravade et de petite apothéose, car dans notre cher pays,

qui devrait être pourtant la patrie du goût et non seulement de la justice mais aussi de la justesse, nous sommes ainsi faits, hélas ! que nous ne nous croyons véritablement dans la mesure que lorsque nous la dépassons.

Quoi qu'il en soit, pour la satisfaction de ma sensibilité personnelle, il me plaît de m'imaginer que ce nouveau délai, qui les torture, profitera cependant aux époux Thaw. Je veux croire que les jurés d'automne, plus humainement inspirés, se montreront cléments, que l'opinion publique fatiguée, amollie, offrira moins de résistance au pardon et que les deux pauvres blessés pourront peut-être, plus tard, après tant d'orages, goûter en quelque coin perdu de leur pays un triste bonheur. Si jamais cela leur arrivait, s'il leur était accordé, même au sortir du terrible cauchemar, de vieillir désormais en silence, loin des villes, dans le recueillement d'une tendresse meurtrie... eh bien, ils seraient encore parmi les privilégiés de ce monde et il ne faudrait pas qu'ils se plaignent ! Il me semble que je les entends qui s'écrient de toute la force de leur cœur : « Oh ! oui ! »